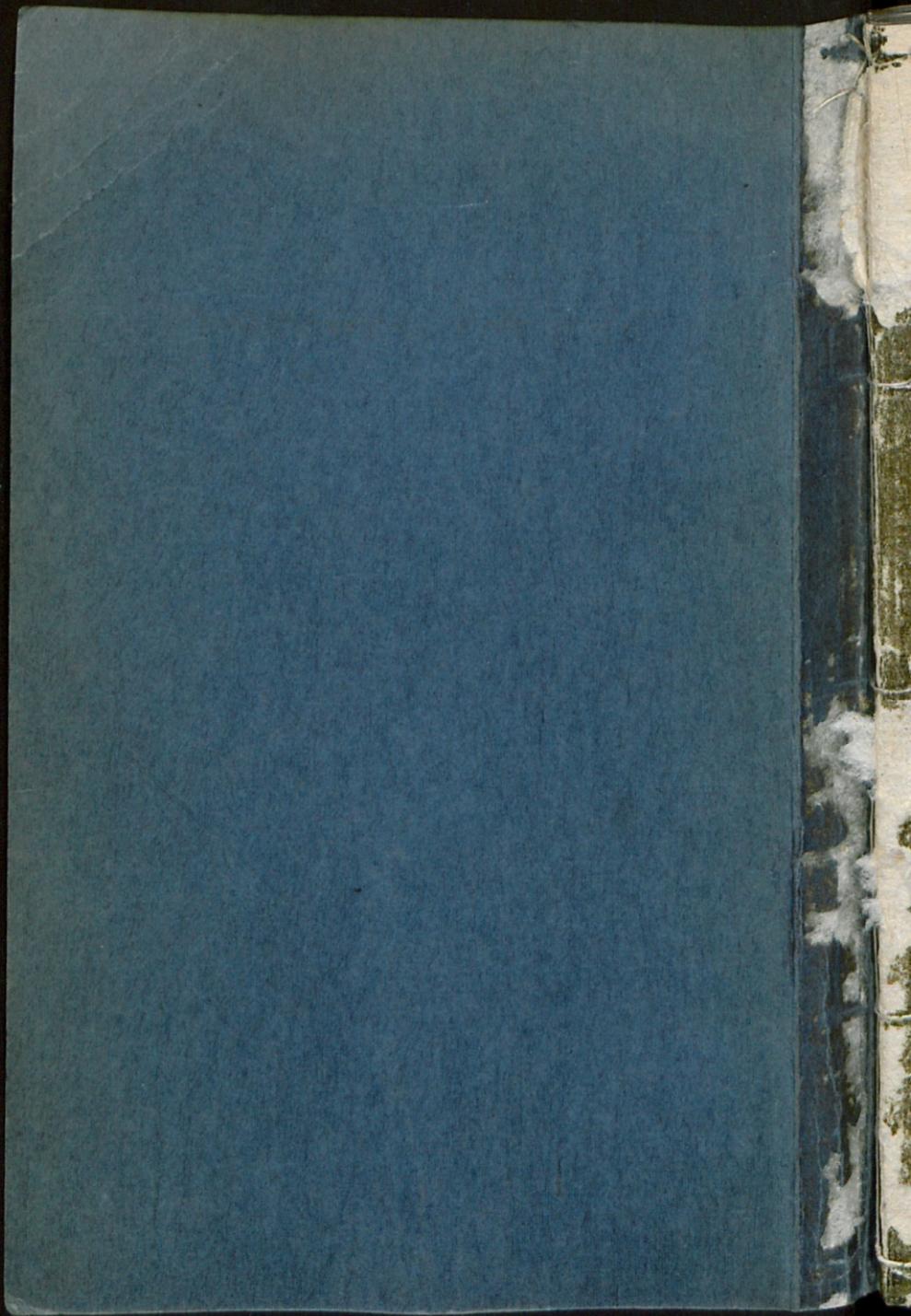




Dm
835



E S S A I

D'UNE TRADUCTION

D' O S S I A N

EN VERS FRANÇOIS.

PAR J. LOMBARD,

Secrétaire privé au cabinet du Roi.

1910 S. 137
A BERLIN,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCC. LXXXIX.





A
SON EXCELLENCE
MONSIEUR
LE COMTE DE HERTZBERG,
MINISTRE D'ÉTAT ET DU CABINET DE SA MAJESTÉ
LE ROI DE PRUSSE,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE L'AIGLE NOIR,
CURATEUR DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES ET BELLES - LETTRES DE BERLIN,
SEIGNEUR DE BRITZ &C.



MONSIEUR LE COMTE,

Chargée de veiller aux intérêts d'un grand empire, Votre Excellence trouve encore le temps d'aimer, de cultiver les lettres. C'est à ce titre que j'ose Lui présenter l'hommage de cette foible production. J'eusse craint de l'adresser au Ministre; j'ose l'offrir au littérateur qui, s'il honore par son rang une académie illustre, l'honore encore plus par ses talens. Votre Excellence fait d'ailleurs si de justes sentimens m'en faisoient un devoir. Il

A 3

*me seroit bien doux d'obtenir, comme auteur,
quelque droit à Son suffrage; mais il me se-
roit bien plus doux encore de Lui voir dé-
mêler dans mon empressement la source dont
il part. J'ose espérer un regard indulgent.
L'hommage du génie ne vaut peut-être pas
à Ses yeux celui de la reconnoissance.*

Je suis avec le plus profond respect,

*MONSIEUR LE COMTE,
DE VOTRE EXCELLENCE*

*à Berlin,
ce 6. Mars 1789.*

*Le très-humble, très-obéissant &
très-devoué serviteur*

LOMBARD.

3

Au troisieme siècle, lorsque les vertus qui avoient fondé & soutenu l'empire romain, achevoient de disparoître, & qu'avec elles ce colosse tomboit en poudre, elles renaissoient au milieu d'un peuple sauvage, des Calédoniens, qui, au fond des forêts de l'Écosse, leur durent d'éviter les fers que portoit le

reste du monde. Au sentiment des vertus qu'on possède, tient toujours le désir de les immortaliser, si l'on peut; de là, tandis que presque tous les arts, tous les talens étoient inconnus à cette nation simple & belliqueuse, la poésie y avoit fait des progrès rapides. Les guerriers combattoient pour la liberté de leur patrie, & revenoient chanter leurs exploits. Un d'eux, qui les surpassa tous, dut à la supériorité de ses ouvrages leur conservation. De bouche en bouche ils furent transmis à notre siècle, & nous ne pouvons trop remercier la main qui, en les dérochant aux descendans de leur auteur, vient de leur assurer aussi l'immortalité parmi nous.

Tout s'épuise enfin. La poésie, comme un champ qu'on a trop tourmenté, ne produit presque plus que des fruits rares & médiocres. Depuis ses chef-d'œuvres du siècle

de passé & d'une partie de celui-ci, elle nous a peu donné de plaisirs nouveaux. Les mêmes images, les mêmes mœurs, les mêmes passions pouvoient sans doute se reproduire sous mille formes différentes; mais ces formes sont bornées pourtant, & l'imagination l'est aussi. Macpherson, en tirant de l'oubli les ouvrages d'Osian, a réveillé délicieusement le goût blasé de l'amateur de la poésie. Une nation, habitante d'un climat glacial, à moitié sauvage & à moitié civilisée, dont l'humanité, l'hospitalité, la bravoure faisoient le caractère, dont la gloire faisoit les délices, chez qui tout germoit & chez qui rien n'étoit perfectionné, offre un tableau simple, neuf & grand, qu'aucun pinceau n'avoit encore tracé. Avec quel plaisir on sort du cercle de nos idées, de nos mœurs trop souvent décrites, pour s'occuper de celles de l'homme dans son enfance!

Combien, en quittant le tableau de nos passions factices, enfans de l'art & de la corruption, on s'arrête volontiers sur celui des passions telles que l'homme dut les sentir, telles que son essence lui fit un besoin de les avoir! Avec quelle volupté l'œil, fatigué de retrouver sans cesse dans les poètes la peinture d'objets connus, d'objets auxquels le spectacle de la nature l'accoutumoit journellement, se repose sur une nature étrangère à nos climats, sur ces beautés sauvages, sur ces rochers, ces mers orageuses, ces bois inhabités qu'Ossian met à la place des cotéaux, des fontaines, des bocages de nos peintres! Je n'essayerois pas même de décider quel rang Ossian doit tenir parmi les poètes; mais il n'en est aucun dont les ouvrages fassent une impression plus vive que les siens. Cette simplicité qu'heureusement l'art ne put gâter, cet enthousiasme des gran-

des actions, cet intérêt qu'il jette si naturellement sur les héros vertueux, cet éloignement qu'il inspire pour ceux qui ne le font pas, ces traits touchans & simples dont il peint l'amitié, la tendresse filiale, l'amour, cette teinte de mélancolie douce qu'un climat presque toujours triste & sauvage a dû répandre nécessairement sur ses poèmes, attachent à leur lecture au point, qu'on ne s'en lasse jamais.

Pourquoi faut-il qu'on puisse faire ici une question que je me fais toujours à regret? Les poèmes attribués à Ossian, demande-t-on, ont-ils réellement été composés au milieu de la peuplade ancienne où l'on dit que ce poète a vécu? ou un génie moderne a-t-il voulu donner par là un nouveau lustre à son ouvrage? Un homme de lettres, dont l'autorité me paroît infiniment respectable, m'a semblé convaincu que

le prétendu traducteur de ces chef-d'œuvres en étoit le seul auteur. Son jugement a sans doute autant de poids que le mien en a peu. Il me paroît inconcevable pourtant que, dans des poèmes de si longue haleine, un poète moderne, qui eût voulu passer pour ne l'être pas, ne se fût pas démenti un instant, que pas un mot dans son ouvrage n'eût réveillé une idée étrangère au siècle, aux mœurs, au climat qu'il eût décrits. Quel génie que celui de l'homme qui d'un aussi petit cercle d'idées a su tirer un tel parti! Et le moderne qui auroit eu ce génie-là, au milieu de ce cercle immense d'idées différentes que d'autres temps, d'autres coutumes, d'autres arts, d'autres passions, un autre ciel lui auroient fournies, ne seroit pas sorti un instant des bornes qu'il se seroit prescrites! Sa brillante imagination ne l'eût pas une seule fois entraîné! Jamais dans le

cœur, dans la bouche de ses héros, le sentiment & la passion n'eussent parlé un autre langage que celui de la nature à moitié sauvage, & ne se fussent teints un moment des couleurs dont le dernier degré de la civilisation les eussent embellis dans le cœur du poète! Cet état de l'homme, mi-troyen entre l'état de nature & celui d'une culture parfaite, demandoit, pour être peint avec vérité, des efforts peut-être au dessus du plus beau génie. Quel art il eût fallu pour ne pas descendre trop bas, ou pour ne pas monter trop haut, pour ne mettre sur la scène aucune des passions que des idées plus raffinées & des besoins nouveaux ont fait naître, pour donner à celles qu'on eût peintes les bornes & les nuances qui leur convenoient, pour s'exposer même souvent à choquer le goût moderne, en leur donnant une autre expression que celle qu'il préfère

en elles! C'étoit un ouvrage immense, &, si je le crois possible, je ne puis m'imaginer qu'il le foit long-temps, ni qu'on eût réussi à composer cette foule de poèmes que Macpherfon nous a fait connoître, sans manquer une seule fois à tant de conditions difficiles. Je n'aimerois point d'ailleurs à perdre cette illusion, supposé que c'en fût une. Ouvrages d'un Anglois moderne, ou d'un ancien Écossais, les poèmes d'Ossian n'en sont pas moins admirables; ils le sont peut-être même davantage dans le premier cas; mais ils perdroient à mes yeux de leur intérêt, & j'aime mieux me transporter au milieu des Caledoniens, être témoin de leurs vertus, de leurs combats, de leurs plaisirs simples, que de m'en entretenir avec un tiers.

Je ne fais si les poésies d'Ossian ont été traduites en françois. Du moins n'en a-t-il paru aucune traduction qui ait eu quelque

célébrité. L'extrême difficulté de l'ouvrage en est sans doute la cause. C'est un genre si nouveau, que la délicatesse de la langue françoise semble comporter si peu, qu'il rebute aisément. Exprimer noblement les idées les plus simples; varier assez l'expression des mêmes images pour qu'elles ne soient pas monotones; pour être fidelle, en rendre plusieurs qu'aucun poëte françois ne hafarderoit peut-être en composant dans sa langue; c'est un travail qui demande une patience à toute épreuve & dont le succès ne peut être plus incertain. Si je n'en obtiens aucun, du moins ne ferai-je pas déçu dans mon attente. C'est un simple essai que j'offre au public. Je n'ai traduit qu'un poëme. C'est assez pour donner une idée d'Osian & des foibles efforts dont je suis capable; c'est trop peu pour me faire regretter mes peines, au cas que j'échoue.

Si, au défaut du mérite de cet ouvrage, mon âge & les nombreuses occupations qui ne me laissent que peu de temps à donner à la poésie, me font obtenir quelque indulgence, je continuerai, & peut-être ferai-je mieux.

CAR-

CARTHON. POËME.

S U J E T.

Fingal régnoit au troisieme siècle dans *Selma* sur une peuplade de *Calédoniens*. Les chants des *Bardes* de ces temps-là ont immortalisé sa valeur & sa sagesse. Il est le héros de presque tous les poèmes d'*Ossian*, son fils, & joue un des principaux rôles dans celui qu'on va lire.

Clessamor, oncle maternel de *Fingal*, ayant été poussé par une tempête à *Balclutha*, y épousa *Moïna*, fille de *Ruthamir* qui régnoit dans cette ville. *Reuda*, chef des *Bretons*, amant de *Moïna*, voulut se venger de sa perte, & défia *Clessamor*. Celui-ci sortit vainqueur du combat; mais, attaqué ensuite par tous les *Bretons*, irrités de la mort de leur chef, il n'eut d'autre ressource que de se jeter dans la mer & de gagner son vaisseau à la nage. Il voulut en vain se rapprocher de nuit du rivage pour emmener *Moïna*. Des vents tou-

jours contraires le reportèrent malgré lui dans sa patrie, où il vécut depuis languissant & solitaire. Moïna mourut de douleur, laissant un fils qu'on nomma Carthon. Lorsque cet enfant étoit âgé de trois ans, Comhal, père de Fingal, fit la guerre à Ruthamir & brûla Balclutha. Carthon, devenu grand, voulut venger la ruine de sa patrie sur les descendans de son destructeur. Il mena une armée contre Fingal & battit plusieurs de ses généraux. Enfin il reçut un coup mortel de la main de Cleffamor, son propre père, qui ne le connoissoit pas. Ses dernières parotes ouvrirent les yeux au malheureux époux de Moïna, qui le suivit au tombeau. C'est le sujet de ce poëme. Ce court précis est nécessaire & doit être lu. Ossian composoit pour les Calédoniens déjà instruits des faits qu'il embellissoit de sa poésie & qui l'entendoient à demi-mot; mais ces faits, racontés avec précision, sont quelquefois obscurs pour nous.

Ossian, quand il composa ce poëme, étoit vieux & aveugle. Il est supposé raconter la tragique histoire qui en fait le sujet, à Malvina, amante de son fils Oscar, qu'il mène vers l'endroit où sont ensevelis Cleffamor & Carthon, & à qui il montre de loin leurs tombeaux.

CARTHON.

Je chante ma jeuneſſe & les temps révolus.
Reviens, doux ſouvenir des jours qui ne font plus.
Quand j'entends, ô Lora, rouler ton onde noire,
L'image du paſſé revit dans ma mémoire.
Vieux arbres, je me plais à vos lugubres ſons.
Vois ce roc, Malvina, caché ſous des buiſſons.
Trois antiques ſapins ornent ſa tête obſcure;
A ſes pieds, ſous leur ombre, eſt un coin de verdure,
Où la fleur des rochers, loin des pas des vivans,
Abandonne ſa tête à l'haleine des vents.
Deux pierres à tes yeux s'y cachent ſous la ronce,
Et préſent ſur la terre où le temps les enfonce.
L'hôte des bois les craint & fuit ſur ſes coteaux
Le ſpéctre pâliſſant qui garde ces tombeaux;

Car les morts endormis dans leur étroite enceinte
 Jadis étoient des Rois qu'environnoit la crainte.
 Je chante ma jeunesse & les temps révolus.
 Reviens, doux souvenir des jours qui ne font plus.

*) Quel héros, entouré de sa troupe guerrière,
 S'avance, précédé par des flots de lumière?
 Des champs de l'étranger rappelé par nos vœux,
 Le vent de ses coteaux soulève ses cheveux.
 Son front n'est plus terrible & le calme y respire.
 Tel de l'astre du jour est l'auguste sourire,
 Quand il touche à son terme, &, des bornes des cieux,
 T'embellit, ô Cona, vallon silencieux!
 Ce héros c'est Fingal, c'est le Dieu des batailles.
 Avec quels doux transports il revoit ses murailles!
 Cent voix chantent ainsi ses exploits & ses coups:
 „Enfans des bords lointains, vous fuyez devant nous.
 „Le Roi de l'univers s'indigne sur son trône,
 „Et son front orgueilleux rougit sous sa couronne.
 „Le glaive de son père étincelle en ses mains.
 „Vous fuyez devant nous, enfans des bords lointains.”

C'est ainsi dans Sëlma que les Bardes rentrèrent;

**) Des flambeaux des vaincus nos palais s'éclairèrent.
 La nuit vint; nos festins, nos chants duroient encor,
 „Où reste, dit Fingal, le noble Cleffamor?

*) Ossian commence son récit au milieu de l'action. Fingal est supposé ici revenir vainqueur d'une expédition contre les Romains.

**) C'étoient des flambeaux de cire, dont ces peuples ne connoissoient pas l'usage, & qui faisoient partie du butin remporté sur les Romains.

„Compagnon de mon père, il a droit à mes fêtes.
 „Loin de nous il se livre à ses douleurs secrètes.
 „Mais que vois-je? il descend du sommet de ses monts,
 „Comme un courrier fougueux qui sent ses compagnons,
 „Et qui pour retrouver leur troupe bondissante
 „S'élançe & livre au vent sa crinière flottante.
 „Salut, ô Cleffamor, es-tu las de nous fuir?”

„Quoi, dit le vieux guerrier, enchanté de l'ouïr,
 „Quoi déjà tu reviens au milieu de ta gloire?
 „Ainsi brilloit Comhal aux champs de la victoire.
 „Que de fois, disputant d'honneurs & de dangers,
 „Nous volâmes ensemble aux champs des étrangers!
 „Nos dards n'en revenoient que fumans de carnage,
 „Et les Rois de la terre oublioient leur courage.
 „Mais pourquoi rappeler mes exploits des vieux temps?
 „Mes cheveux sur ma tête ont blanchi par les ans;
 „Mon arc ne cède plus à mes mains impuissantes,
 „Et je lève en tremblant des lances moins pesantes.
 „Que n'ai-je la vigueur que j'avois autrefois,
 „Le jour où je brûlai pour la fille des Rois,
 „La fille aux yeux d'azur, à la gorge d'albâtre,
 „Chère encor dans la tombe à mon cœur idolâtre!”

„Quel chagrin, dit Fingal, touché de ses discours,
 „A donc de ta jeunesse empoisonné le cours?
 „Comme sur le soleil se répand un nuage,
 „Le sombre désespoir obscurcit ton visage.
 „Seul, aux bords de Lora, tu nourris tes douleurs;
 „Peins-nous tes premiers ans; apprends-nous tes malheurs.”

„La paix, dit Cleffamor, régnoit dans nos contrées.
 „Mon vaisseau fillonna les ondes azurées.
 „Sur les flots en courroux l'aquilon m'emporta,
 „Et bientôt j'atteignis les tours de Balclutha.
 „Ruthamir me reçut au sein de sa famille.
 „Comme un astre du ciel je vis briller sa fille.
 „Admis à leurs festins, compagnon de leurs jeux,
 „La main de Moïna fut le prix de mes feux.
 „Son sein étoit plus blanc que l'écume de l'onde,
 „Ses yeux tels que l'éclair dans une nuit profonde;
 „Et son cœur, doux & pur comme l'astre du jour,
 „M'affuroit d'un bonheur égal à mon amour."

„Un étranger parut; il aimoit mon épouse.
 „Il brûloit de venger sa tendresse jalouse.
 „Souvent il me bravoit, & d'un air insultant,
 „Il tiroit à moitié son glaive étincelant.
 „Comhal, me disoit-il, va sans doute paroître;
 „Tous ses guerriers sans doute accompagnent leur maître.
 „Si cet espoir certain ne lui donnoit l'effor,
 „Qui pourroit concevoir l'orgueil de Cleffamor?

„Je ne mérite point, lui dis-je, un tel outrage.
 „Et mon cœur de lui-même emprunte son courage.
 „Loin des braves amis que je n'attendois pas,
 „Je puis seul, sans secours, affronter mille bras.
 „Contre moi trop long-temps ton orgueil se soulève.
 „Arrête; à mes côtés je sens frémir mon glaive.
 „Il brûle de punir un superbe rival.
 „Finis, fier étranger, & laisse-là Comhal.

„Je me tus, & le fer décida la dispute.
 „Le rocher de Clutha retentit de sa chute,
 „Mille dards aussitôt brillent pour la venger.
 „Le nombre rend vainqueurs les fils de l'étranger.
 *) „Vaincu, je me plongeai dans les vagues profondes,
 „Et ma voile en flottant s'éleva sur les ondes.
 „Déjà, loin de ces lieux à mon amour si chers,
 „Mon vaisseau filloinoit le sombre azur des mers,
 „Moïna sur la rive accourut éplorée;
 „Les larmes inondoient sa paupière égarée;
 „Ses beaux cheveux épars flottoient au gré des vents,
 „Et les airs m'apportoient ses longs gémissens.
 „J'é voulais retourner, venger tous mes outrages;
 „Le vent me repoussa de ces tristes rivages.
 „Mes yeux depuis ce temps ne les ont point revus;
 „Moïna les ornoit, & Moïna n'est plus.
 „J'ai vu son ombre errer durant la nuit obscure;
 „Du torrent de Lora j'entendis le murmure.
 „Un nuage à moitié l'offrit à mes regards;
 „Telle paroît la lune à travers les brouillards,
 „Quand la neige en flocons dans les airs se balance,
 „Et fait régner partout la nuit & le silence.”
 „Bardes, pour Moïna préparez vos accords,
 „Dit Fingal, appelez son ombre sur nos bords.
 „Qu'elle y dorme au milieu des ombres révérees,
 „L'amour de nos aïeux, l'honneur de nos contrées.

*) Il regagna son vaisseau à la nage. L'obscurité est dans le texte,
 & n'en étoit point une pour ceux pour qui Ossian composoit.

„J'ai voulu voir les lieux qu'ornoient tant de vertus ;
 „Je fus à Balclutha . . . Balclutha n'étoit plus.
 „De ces vastes palais je n'ai vu que la cendre ;
 „La voix d'aucun mortel ne s'y faisoit entendre.
 „Les torrens débordés par la chute des tours,
 „Loin de ces tristes murs avoient changé leur cours.
 „La ronce y balançoit sa tête solitaire,
 „Et des hôtes des bois cachoit l'affreux repaire.
 „J'ai vu de Moïna le toit silencieux,
 „Et l'horreur habitoit où régnoient ses aïeux.
 „Bardes, que votre chant réponde à ces images.
 „Pleurez sur les enfants de ces tristes rivages.
 „Mais, hélas ! ils n'ont fait que tomber avant nous.
 „Amis, il est un terme où nous tomberons tous.
 „Mortel ! pourquoi bâtir des demeures si belles ?
 „Tu nais pour quelques jours, & ces jours ont des ailes.
 „Tu bâtis ; le temps vole & rit de tes projets,
 „Et les vents du désert ébranlent tes palais,
 „Troublent seuls leur silence, & font siffler encore
 „Ton bouclier dormant que la rouille dévore
 „Mais que m'importe à moi qu'ils renversent mes tours ?
 „La gloire, ô mes amis, couronnera mes jours.
 „Je m'en fie aux exploits que ma valeur hafarde,
 „Mon nom vivra toujours dans les chançons du Barde.
 „Bardes, entonnez-les, & jusques au matin
 „Que l'on fasse tourner la coupe du festin
 „Quand tu ne seras plus, ô toi qui fais tout naître,
 „Soleil, s'il est un temps où tu dois ne plus être,

„S'il est, comme à mes jours, un terme à ta grandeur,
„Ma gloire doit encor survivre à ta splendeur.”

Il dit; à ces accents, qu'ils trembloient de suspendre,
Ses Bardes attentifs s'inclinoient pour l'entendre.
La harpe a moins d'attraits que ses douces chansons,
Quand Zéphire au printemps nous en porte les sons.
Ta pensée, ô Fingal, étoit un trait de flamme.
O si mon ame avoit la force de ton ame!
Mais non, il est éteint le feu qui t'anima,
Et qui peut égaler le héros de Selma?

Tandis que nos plaisirs se prolongeoient encore,
L'ombre s'évanouit & fait place à l'aurore.
Le sommet de nos monts blanchit dans le lointain.
Le tranquille Océan fourioit au matin.
Soudain on aperçoit les vagues orageuses
Battre au milieu des mers les roches écumeuses.
Du sein des flots s'élève un horrible brouillard.
Ses contours imitoient la forme d'un vieillard,
Dont un spectre effrayant, sur la plaine liquide,
Soutenoit, dans les airs, la démarche rapide.
Il atteint le rivage, &, déroband le jour,
Tombe en gouttes de sang sur les champs d'alentour.

Fingal seul aperçoit le funeste présage,
Et gémit en secret des maux qu'il envifage.
Il se lève, il soupire, il va, silencieux,
Ceindre dans son palais le fer de ses aïeux.
Sur son robuste sein leur cuirasse résonne;
A ce bruit belliqueux sa troupe l'environne.

Chacun de ses héros garde un silence égal.
 Ils s'observent l'un l'autre, ils observent Fingal.
 De l'ardeur des combats ses yeux brûlent d'avance;
 Le destin des guerriers est au bout de sa lance.
 Près de lui mille dards annoncent le trépas,
 Et mille boucliers ont chargé mille bras.
 L'airain étincelant retentit dans la plaine;
 Les chiens hurlent de rage & mordent dans leur chaîne.
 Il n'échappe aux guerriers que de sombres regards.
 Tous observent Fingal & balancent leurs dards.

„Amis, dit le Monarque à sa vaillante troupe,
 „En des jours plus fereins nous remplirons la coupe.
 „Celui qui nous éclaire est fait pour les combats.
 „Déjà l'affreuse mort plane sur nos climats.
 „Quelque génie heureux qui veille à ma défense
 „De nos fiers ennemis a trahi la vengeance.
 „C'est le noir Océan qui les roule vers nous.
 „Un fantôme est sorti de ses flots en courroux.
 „Que chacun prenne en main la lance sanguinaire,
 „Et ceigne à ses côtés le glaive de son père.
 „Du casque ténébreux que vos fronts soient couverts.
 „Que, de vos flancs, l'airain lance au loin ses éclairs.
 „L'ennemi vient à nous plus prompt que la tempête,
 „Et la mort va bientôt rugir sur notre tête.”

Tous marchent à ces mots, & Fingal devant eux.
 Ainsi, des feux du ciel avant-coureur affreux,
 Un nuage s'avance, obscurcit les rivages,
 Et préface aux marins la foudre & les orages.

Rangés sur un coteau, les nombreux combattans
 Sembloient un bois obscur qui couronnoit ses flancs.
 Les filles de Selma s'affembloit dans la plaine,
 Et contemplant de loin cette imposante scène.
 Tremblantes pour les jours de leurs jeunes héros,
 Leurs timides regards se portent sur les flots.
 Tout leur semble une voile & comble leur alarme,
 Et de leurs tristes yeux il s'échappe une larme.

Le soleil cependant élevé sur les eaux
 Laisse au loin distinguer des mâts & des vaisseaux.
 Ils flottoient lentement sur les vagues profondes,
 Tels qu'un brouillard épais répandu sur les ondes.
 Ils approchent enfin, &, parmi nos clameurs,
 Vomissent sur nos bords leurs nombreux défenseurs.
 Entre eux on voit briller le Roi qui les commande,
 Tel qu'un cerf orgueilleux au milieu de sa bande.
 L'or de son bouclier darde au loin mille feux;
 Il devance les rangs d'un pas majestueux,
 Il marche vers nos murs, & sa troupe à sa suite
 Vers la nôtre soudain vole & se précipite.
 „Cours, *) Ullin, dit Fingal, cours prévenir leurs traits.
 „Chante-leur nos exploits & l'hymne de la paix.
 „Peins de nos ennemis les défaites sanglantes,
 „Et l'air peuplé par nous de leurs ombres errantes.
 „Mais heureux le mortel qui, des climats lointains,
 „Est venu partager nos jeux & nos festins!

*) Un des Bardes de Fingal. Ils servoient de hérauts, & leur personne étoit sacrée.

„Il va, fier de mes dons, aux rives étrangères,
 „Montrer à ses amis les armes de mes pères.
 „Tous vantent le grand cœur des héros de Selma,
 „Et chacun nomme heureux ceux que Fingal aime.
 „Partout on nous connoît, partout on nous admire,
 „Et les maîtres du monde ont craint pour leur empire.”

Ullin entend ces mots; il obéit & part.
 Fingal reste en arrière, appuyé sur son dard.
 Il voit briller Carthon au milieu de ses armes;
 De son jeune adversaire il admire les charmes.
 „Jeune héros, dit-il, que ton port a d'attraits!
 „Quel air de majesté répandu dans tes traits!
 „Ton glaive est un éclair qui perce les nuages.
 „Ta lance est un sapin qui se rit des orages.
 „L'astre de qui les nuits empruntent leur splendeur,
 „N'a de ton bouclier l'éclat ni la grandeur.
 „Que j'aime ce front noble où se peint la nature,
 „Et ces cheveux bouclés flottans sur ta ceinture!
 „Hélas! bientôt sans doute, & peut-être aujourd'hui,
 „Cet arbre doit tomber & sa gloire avec lui.
 „Je vois les tiens en deuil, & tes vierges timides
 „Tourner vers l'Océan leurs paupières humides.
 „*Une voile paroît*, dira le jeune enfant,
 „*Balclutha, c'est ton Roi qui revient triomphant.*
 „Et les mères alors & leurs filles craintives
 „Pleureront le héros endormi sur nos rives.”

Il dit. Ullin se hâte, aborde le héros,
 Jette à ses pieds sa lance & lui parle en ces mots:

„O toi qui de nos mers affrontas les tempêtes,
 „Fingal t'offre la paix & t'invite à ses fêtes.
 „Veux-tu, noble Carthon, veux-tu t'y voir admis,
 „Ou partager le fort de nos fiers ennemis?
 „Ils ont peuplé les airs de leurs ombres plaintives;
 „Mais heureux les amis qui visitent ces rives!
 „Vois ces champs, ô Carthon; vois ces roseaux mouvants,
 „Et cette herbe qui flotte & siffle au gré des vents.
 „Vois ces tombeaux épars qu'ombrage leur verdure;
 „C'est de nos ennemis la froide sépulture.”

„Suis-je un lâche à tes yeux, lui répond le héros,
 „Que tu m'oses parler de paix & de tombeaux?
 „Trouves-tu que la crainte ait pâli mon visage?
 „Et crois-tu par tes chants ébranler mon courage?
 „Mes combats font sans nombre, & mon nom sans égal.
 „Dis aux guerriers communs de céder à Fingal.
 „J'ai vu de Balclutha la chute lamentable,
 „Et du fils de Comhal j'honorerois la table?
 „Comhal de qui le bras, armé contre mes jours,
 „A lancé le flambeau qui dévora mes tours.
 „J'étois enfant alors, & ne pouvois comprendre
 „Ce qui caufoit les pleurs que je voyois répandre.
 „En s'élevant au ciel du haut de nos remparts,
 „Les colonnes de feu plaifoient à mes regards.
 „Moi seul je fouriois à cette horrible scène,
 „Quand mes amis tremblans s'enfuyoient dans la plaine,
 „Mais quand l'âge est venu me deffiler les yeux,
 „Quand j'ai vu les débris des murs de mes aïeux,

„Mes pleurs ont devancé le flambeau de l'aurore ;
 „Chaque soir dans les pleurs me retrouvoit encore.
 „Ne combattrai-je point? ai-je dit à mon cœur.
 „Barde, je veux combattre, & je sens ma valeur.”

Il dit, & mille dards étincellent ensemble.

A l'entour du héros sa troupe se rassemble.
 Tel qu'un feu dévorant, il brille au milieu d'eux.
 Une larme en secret s'échappe de ses yeux.
 Il se peint Balclutha que la flamme ravage,
 Et l'orgueil du héros s'indigne à cette image.
 Il porte ses regards vers le coteau fatal
 Où reluisoit l'airain des foldats de Fingal,
 Et, du côté du Roi s'inclinant en silence,
 Semble le menacer de son dard qu'il balance.

„Dois-je, fuivi des miens, dit Fingal à son cœur,
 „L'écraser tout d'un coup du poids de ma valeur?
 „Avant d'avoir vaincu faudra-t-il qu'il succombe?
 „Mais, quand le Barde un jour viendra chercher sa tombe,
 „*Là Fingal combattit, là Fingal, dira-t-on,*
 „*Dur à mille guerriers la chute de Carthon.*
 „Non, siècles à venir, respectez ma mémoire.
 „Mes guerriers vont sans moi courir à la victoire,
 „Et, s'ils tombent, alors, libre dans mes fureurs,
 „Tel qu'un fleuve orageux je fonds sur les vainqueurs.
 „Qui de vous le premier veut affronter la rage
 „Du héros que la mer roula vers ce rivage?”

Le fils du grand Lormar, Cathul s'avance alors.
 Trois cents jeunes guerriers, nés sur les mêmes bords,

Marchent, trop fûrs de vaincre en marchant à sa fuite.

Il tombe, & chacun d'eux s'abandonne à la fuite.

Connal croit réparer sa honte & son malheur;

Mais sa lance se brise & trahit sa valeur.

Les chaînes du vainqueur chargent sa main captive,

Et Carthon poursuivit sa troupe fugitive.

„Clessamor! dit Fingal, vois Connal abattu.

„Où reste déformais ton antique vertu?

„Peux-tu voir sans vengeance un guerrier qui t'outrage

„Charger d'indignes fers l'ami de ton vieux âge?

„Vas, cours, sauve un héros que Clessamor aime,

„Et que Carthon apprenne à connoître Selma.”

Le vieux guerrier s'élance & fait son armure;

Le vent fait ondoyer sa blanche chevelure.

Il charge de l'airain son bras toujours vainqueur,

Et court, plein de l'orgueil que donne la valeur.

Le triomphant Carthon, *) du haut de cette roche,

Contemple avec plaisir le héros qui s'approche.

Il admire l'ardeur qui brille dans ses yeux,

Et sous des cheveux blancs un front si belliqueux.

„Dois-je, pour le punir des coups qu'il me prépare,

„Lancer, dit-il, ce trait qui jamais ne s'égare?

„Ou bien, portant ailleurs le tumulte & l'effroi,

„Épargner ce vieillard qui m'émeut malgré moi?

„Quel air de majesté brille encor sous ses armes!

„Et que ses derniers jours ont conservé de charmes!

*) Offian la montre à Malvina.

„Möina! si c'étoit l'objet de tes amours!
 „Si c'étoit ton époux & l'auteur de mes jours!
 „J'ai souvent entendu que mon malheureux père
 „Vint pleurer en ces lieux ta perte & fa misère.”

Ainsi parloit Carthon, & déjà le vieillard
 S'élançoit en fureur & balançoit son dard.
 Carthon attend ses coups fans colère & fans crainte,
 Et fur son bouclier il reçoit leur atteinte.

„Guerrier aux cheveux blancs, dit-il avec douceur,
 „Selma n'a-t-elle plus de jeune défenseur?
 „N'as-tu pas quelque fils qui, plein de ton courage,
 „Se mesure, à ta place, aux guerriers de son âge?
 „N'as-tu plus ton épouse? ou ses yeux attendris
 „Arrosent-ils de pleurs la tombe de tes fils?
 „Ai-je un guerrier vulgaire, ai-je un chef à combattre?
 „Et trouverai-je enfin quelque gloire à t'abattre?”

„Beaucoup, mortel superbe, interrompt Cleffamor,
 „Mon nom fut toujours craint . . mon nom peut l'être encor.
 „Mais avant le combat espérais-tu l'entendre?
 „Cède-moi la victoire & tu pourras l'apprendre;
 „Tu fauras qui je suis & qu'il est mille champs
 „Où mon glaive a laiffé des vestiges sanglans.”

„Je n'ai jamais cédé; c'est à toi de le faire,
 „Répond en frémissant son superbe adverfaire.
 „Plus d'un héros vaincu tremble à mon souvenir;
 „Je vois voler ma gloire aux siècles à venir.
 „Épargne à mon orgueil un mépris qui m'accable.
 „Mon javelot, vieillard, mon bras est indomptable.

„Vas rejoindre les tiens; quitte ces vains travaux;
 „Et laisse le champ libre à de jeunes héros.”

„Pourquoi, dit Cleffamor, me fais-tu cet outrage?
 „Mes mains ne tremblent pas sous le fardeau de l'âge.
 „Ce fer ne pèse point à mon bras endormi.
 „Fuir aux yeux de Fingal, aux yeux de mon ami!
 „Quitte, mortel superbe, un espoir qui m'offense.
 „Laisse-là ces discours, & songe à ta défense.”

Ils combattent alors, comme on voit dans les airs
 Les vents s'entre-choquer pour l'empire des mers.
 Mais Carthon épargnoit son rival intrépide;
 Carthon pense à sa mère & craint un parricide.
 Des mains de Cleffamor il fait voler son dard,
 Et fait d'un bras sûr le glaive du vieillard.
 Les fers alloient flétrir ces mains jadis si fières,
 Cleffamor prend soudain le poignard de ses pères,
 Et, de l'œil observant le défaut de l'acier,
 Dans les flancs de Carthon le plonge tout entier.

Fingal tremble en secret pour le héros qu'il aime.
 A travers les guerriers il s'élançait lui-même.
 Son bouclier résonne . . . & déjà tout a fui.
 Chacun suspend ses coups & n'a d'yeux que pour lui.
 Ainsi, lorsque soudain des tourbillons de poudre
 Présagent au chasseur la tempête & la foudre,
 Il laisse en paix les cerfs que poursuivoient ses traits,
 Et court chercher l'abri des antres des forêts.

Carthon oppose aux coups un front encor superbe.
 De ses flancs déchirés son sang couloit sur l'herbe.

Il voit voler vers lui le monarque irrité,
Et se livre à l'espoir de l'immortalité.

Mais son visage est pâle, & le vent qui murmure
Fait flotter ses cheveux épars sur son armure.

Il attend le trépas d'un œil indifférent.

Son bras est épuisé, son cœur est toujours grand.

Fingal voit sa blessure, & foudain il s'arrête;

Il détourne le fer suspendu sur sa tête.

„Cède, noble ennemi, c'est assez de valeur.

„Ton sang coule, dit-il, & je vois ta pâleur.

„Ton glaive assez long-temps enchaîna la victoire,

„Et les siècles futurs parleront de ta gloire.”

„Es-tu, lui dit Carthon, ce chef si renommé?

„Ce foudre qui consume aussitôt qu'allumé?

„Ce Roi de qui les Rois craignent le bras terrible?

„Mais qu'importe à Carthon? Lui-même est invincible,

„Égal en sa fureur au torrent des déserts,

„Rapide comme l'aigle emporté dans les airs.

„O que n'ai-je avec toi mesuré mon courage!

„Le bruit de ma valeur eût passé d'âge en âge.

„Ma tombe, en s'élevant sur ce rocher fatal,

„Eût fait dire au passant, *il combattit Fingal.*

„Mais Carthon en mourant voit mourir sa mémoire,

„Son bras s'est épuisé sur des guerriers sans gloire.”

„La tienne est immortelle, interrompt le Roi.

„Ta valeur te répond d'un nom digne de toi,

„Et mes Bardes, jaloux d'en tracer la peinture,

„Feront passer ta gloire à la race future.

„Les guerriers attendris des siècles à venir
 „Souvent honoreront de pleurs ton souvenir,
 „Quand le soir, d'un vieux chêne embrasant le feuillage,
 „Ils entendront chanter les exploits de notre âge.
 „Le chasseur de ces bois, si vers ces tristes lieux
 „Quelque arbre en murmurant lui fait tourner les yeux,
 „De toi, de Cleffamor se rappelant la lutte,
 „Fera voir à son fils la place de ta chute.
 „Là Carthon, dira-t-il, combattit autrefois,
 „Tel que mille torrens débordés à la fois.”

Carthon r'ouvre les yeux à cet heureux présage,
 Et le dernier fourire éclaircit son visage.
 Il remet son épée à son noble vainqueur,
 Pour que ce triste don le rappelle à son cœur.
 Mais la trompette sonne, & la bataille cesse.
 Près de Carthon mourant on se pousse, on s'empresse.
 Ses amis défolés écoutent ses discours,
 Dont souvent leurs soupirs interrompent le cours.
 D'une voix qu'avec peine on distinguoit encore,
 „Fingal, dit le héros, je meurs à mon aurore.
 „Une tombe étrangère ici va recueillir
 „Le dernier rejeton du sang de Ruthamir.
 „Le deuil sur mes palais va répandre ses ombres,
 „Et Balclutha détruit fume sous ses décombres.
 „Mais, qu'au sein de l'oubli qui menace Carthon
 „Selma conserve au moins mes exploits & mon nom.
 „L'époux de Moïna, s'il pouvoit les entendre,
 „Viendrait chercher son fils & pleurer sur ma cendre.”

Ces mots pour Cleffamor font un trait déchirant,
 Il se jette fans voix fur son fils expirant
 L'armée à l'entour d'eux garde un morne silence.
 Il règne un calme affreux fur cette plaine immense.
 La nuit vint, & la lune, au milieu des brouillards,
 Laissoit tomber fur nous de lugubres regards;
 Mais toujours nous restions silencieux & sombres,
 Comme un bois taciturne au milieu de ses ombres,
 Quand l'air n'est plus troublé du bruit des aquilons,
 Et que le noir automne obscurcit les vallons.

Trois jours près de Carthon nous pleurâmes encore,
 Et son père mourut à la dernière aurore.

Au pied de ce rocher dorment les deux héros;
 Un fantôme s'y tient qui défend leurs tombeaux.
 Là, des bornes du ciel quand le soleil s'approche,
 Quand il n'éclaire plus que le haut de la roche,
 Moïna vient souvent, dans ces vallons chéris,
 Pleurer fur son époux & pleurer fur son fils.

*) On reconnoît encore sa parure étrangère,
 Et son vol dans les cieux est toujours solitaire.

Fingal de ses regrets honora leurs malheurs.
 Le tombeau de Carthon fut mouillé de ses pleurs.

*) Telle étoit la mythologie de ces peuples. Ils croyoient qu'après la mort, leurs ames habitoient la région moyenne des airs; & que là ils conservoient tous leurs goûts d'autrefois, chantant encore leurs exploits s'ils avoient été poètes, poursuivant, s'ils avoient été chasseurs, de leur flèches aériennes, d'autres fantômes représentant des bêtes sauvages. &c.

Il voulut qu'à jamais, au retour de l'année,
 Le Barde célébrât cette triste journée;
 Et depuis, quand l'automne obscurcit nos déserts,
 L'éloge de Carthon occupe nos concerts.
 „Quel est-il ce héros, tel qu'un sombre nuage,
 „Que les flots écumeux roulent vers le rivage?
 „Il frappe, il foule aux pieds les guerriers expirans.
 „Ses yeux dans les combats font des feux dévorans.
 „Quelle voix rugissante a fait trembler la terre?
 „C'est le cri de Carthon qui s'excite à la guerre.
 „Les peuples éperdus, écrasés sous ses pas,
 „Penfent voir un génie armé pour leur trépas.
 „Mais il tombe, il fléchit son invincible tête,
 „Tel qu'un chêne orgueilleux battu par la tempête.
 „Dans quel temps, ô Carthon, pour l'honneur de ces bords,
 „Dois-tu te relever de la tombe où tu dors?
 „Quel est-il ce héros, tel qu'un sombre nuage,
 „Que les flots écumeux roulent vers le rivage?“

Des Bardes affligés tels étoient les accens.
 J'accompagnais leur voix, & j'y mêlois mes chants.
 J'ai célébré Carthon, j'ai pleuré sa mémoire.
 Hélas! il est tombé dans les jours de sa gloire.
 Et toi qu'en vain j'appelle, ombre de Cleffamor,
 En quel endroit des cieux as-tu pris ton effor?
 Ton fils pardonne-t-il sa mort à ton courage,
 Et volez-vous tous deux sur le même nuage?
 Mais le soleil s'incline & m'invite au repos.
 Songes consolateurs, montrez-moi mes héros.

L'astre du jour se plaît à réchauffer leur tombe.
 Je le sens rajeunir ma force qui succombe.
 Soleil! disque brillant qui roules dans les cieux,
 Pareil au bouclier qui couvroit mes aïeux,
 D'où prends-tu tes rayons, ta splendeur immortelle?
 Les astres éblouis se cachent devant elle,
 Et le flambeau des nuits, à ton œil imposant,
 Se plonge pâle & froid dans les flots du couchant.
 Tu t'avances tout seul sous la céleste voûte.
 Et qui peut dignement accompagner ta route?
 Le temps mine & détruit les chênes de nos monts.
 Les monts baissent enfin leurs vénérables fronts.
 La mer s'enfle, décroît, recouvre ses rivages,
 Et le flambeau des nuits s'éteint dans les nuages.
 Toi, tu ne changes point; toi, tu marches toujours,
 Superbe, enorgueilli de l'éclat de ton cours.
 Quand le monde est en butte au combat des tempêtes,
 Quand le tonnerre roule & rugit sur nos têtes,
 Des climats du midi, quand le feu des éclairs
 Embraie & nos rochers & nos cieux & nos mers,
 Soudain tu reparois du sein de tes nuages,
 Tu reprends tes couleurs & tu ris des orages.
 Hélas! pour Ossian c'est en vain que tu luis.
 Ses yeux sont condamnés à d'éternelles nuits.
 Au lever d'un beau jour, ta blonde chevelure
 Vainement flotte au gré des vapeurs qu'elle épure;
 Vainement elle tremble aux portes du couchant,
 Il est perdu pour moi ce spectacle touchant.

Mais, hélas! comme moi, tu finiras peut-être,
Et c'est pour quelques jours que les Dieux t'ont fait naître,
Peut-être il en est un, marqué pour ton déclin,
Où tu deviendras fourd à la voix du matin.
Ah! si c'est là ton fort, n'attends pas ta foiblesse.
Jouis de ton éclat, jouis de ta jeunesse.
La vieillesse est obscure, & le plaisir la fuit.
C'est la triste lueur de l'astre de la nuit,
Qui brille foiblement à travers les nuages,
Quand les brouillards épais ont couvert nos rivages.
Le vent sur les coteaux mugit avec fureur,
Et la crainte suspend les pas du voyageur.



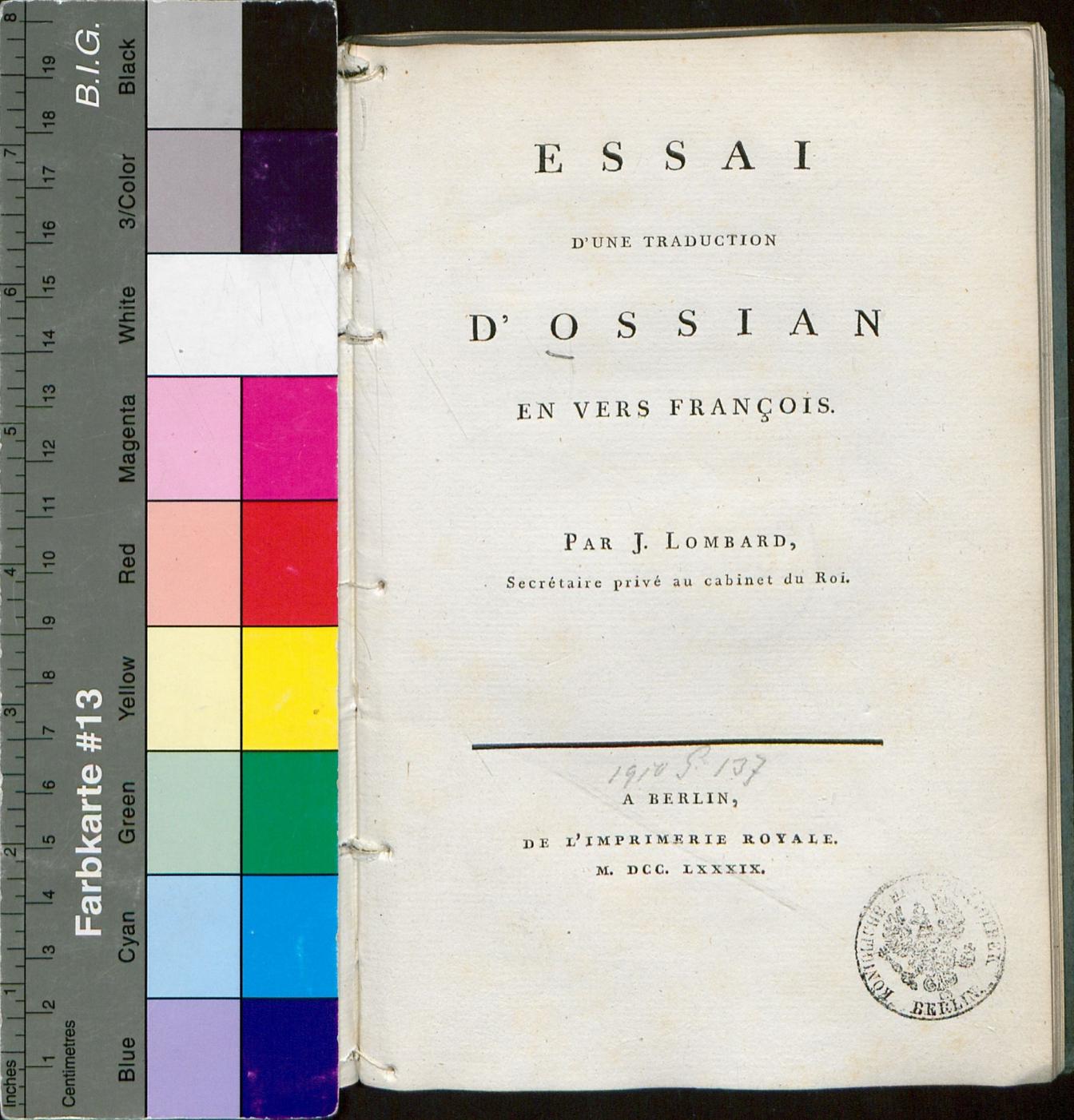
Im 835

ULB Halle

3

001 579 053





B.I.G.

Farbkarte #13

ESSAI
D'UNE TRADUCTION
D' O S S I A N
EN VERS FRANÇOIS.

PAR J. LOMBARD,
Secrétaire privé au cabinet du Roi.

1910 P. 137

A BERLIN,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.
M. DCC. LXXXIX.

